

dogme fondamental dans les religions soumises aux prêtres. Comme Loke est le mauvais principe chez les Scandinaves (1), et Typhon chez les Égyptiens (2), deux planètes exercent chez les Chaldéens une influence pernicieuse (3). Enfin, les Gaulois (4) et les Germains (5), et à l'autre extrémité du globe, les Mexicains (6), révéraient des

(1) La fable de Loke indique la différence des deux polythéismes. Comme Prométhée, Loke est enchaîné sur un rocher. Il est, comme lui, livré à des tortures toujours renaissantes. Au lieu du vautour qui dévore le fils de Japet, un serpent verse sur le dieu du Nord un venin qui le brûle. (Edda, 31^e fable.) Mais dans la mythologie grecque, Prométhée est un dieu vaincu, un dieu ami de l'homme. Chez les Scandinaves, Loke est le mauvais principe.

(2) Typhon était l'objet d'un culte particulier dans plusieurs villes de l'Égypte. Des temples toujours fort petits s'élevaient à côté des temples magnifiques des autres divinités. On les appelait des Typhoniums, Τυφονεία. Strabon, VII.

(3) PLUT. de Is. et Osir.

(4) HELMOLD. Chron. Slav., ch. 15. Voss. de orig. Idol. HAGENBERG, Germ. med. Diss. 8.

(5) Mém. de l'acad. des inscript. XXIV. 345. CAES. de Bell. gall. VI.

(6) Parmi leurs divinités malfaisantes, Tlacatecololotl occupe le premier rang; c'est un hibou, doué d'intelli-

divinités méchantes. Si le panthéisme des Indiens les a portés à confondre avec l'être suprême la force destructive, dans la personne de Schiven, ils ont fait néanmoins du principe du mal un être à part, Moïsasour, chef des anges rebelles, qui les entraîne à la révolte, et qui est précipité avec eux dans l'Onderah, séjour des ténèbres (1) : une moitié de la nature est soumise à son empire (2).

L'idée d'une divinité malfaisante n'était point étrangère à la religion juive (3), et le christianisme lui-même, toutes les fois qu'il a été mal compris, n'a pu se défendre d'accorder au mauvais principe une place éminente. Les

gence, qui se plaît à effrayer les hommes et qui leur fait du mal.

(1) Shastabade.

(2) Quatre nuages donnent la pluie, Kambarta et Drona des pluies fécondantes, Abarta et Pouchkara des inondations et des tempêtes. Sept éléphants portent les ames, soit au ciel, soit aux enfers. Quatre sont doux et bienveillants, trois sont malveillants et perfides. Sept serpents règnent sur tous les serpents. Ahanta et Karkata sont ennemis, Maha-Padnia est ami des hommes. Du bois, II, 50-52.

(3) On peut voir un exposé très-curieux du développement de ce dogme chez les Hébreux dans le commentaire d'Eichhorn sur le Nouveau Testament, II, 159-160.

chrétiens l'ont nommé le prince de ce monde, le dieu de ce siècle (1).

Les notions des Perses sont enveloppées, à cet égard, d'assez d'obscurités. Ces obscurités tiennent à une cause dont nous avons traité ci-dessus (2). Le premier polythéisme des Perses n'étant point une religion sacerdotale, n'admettait point de divinités mal-faisantes par essence. Ce dogme vint de Médie avec les mages appelés par Cyrus : mais la doctrine des mages ne fut jamais complètement adoptée par la nation. De là, une contradiction frappante entre des auteurs presque contemporains. Les uns, Platon, Hérodote, Xénophon, ne parlent en aucune manière du dualisme des Perses. Les autres, Eudoxe, ami de Platon et son compagnon dans ses voyages (3), Aristote, Théopompe, disciple d'Isocrate, en font une mention positive et détaillée. Le silence d'Hérodote peut s'attribuer à sa crainte excessive de s'expliquer indiscretement sur les mystères : celui de Xénophon, à ce

(1) Évang. de Saint-Jean, XIV, 30; Épître aux Corinth., IV., 4.

(2) T. II., p. 182-197.

(3) V. HERMIPPE dans Diog. Laert., I, 8.

qu'il ne connaissait de la religion persé que la partie publique : celui de Platon, à ce qu'il ne s'est occupé de cette religion que fort en passant. Mais aucun historien des guerres macédoniennes ne disant que les Perses, dans leurs revers, aient essayé d'apaiser Arimane, tandis que Plutarque décrit les sacrifices terribles célébrés en son honneur, cette circonstance nous porterait à croire que le dogme du mauvais principe resta long-temps étranger à la religion du peuple, et concentré dans l'ordre des mages. Sa publicité progressive se manifesta par la haine toujours croissante contre certains animaux nuisibles. Cette haine, d'abord particulière à l'ordre sacerdotal, qui savait seul que ces animaux étaient consacrés au mauvais principe, se communiqua à toutes les classes, à mesure que le dualisme devint la croyance commune.

Après avoir ainsi proclamé l'existence de dieux malfaisants, le sacerdoce sent le besoin de rassurer l'homme contre cette création qui l'épouvante. De-là tour-à-tour des fables, des promesses ou des cérémonies solennelles.

Les fables reposent toujours sur la même pensée, essentiellement sacerdotale. La première vertu de l'homme est la soumission. Les

dieux le livrent au mauvais principe, pour qu'il se résigne à leur volonté. C'est l'idée dominante du livre de Job, de l'épisode de Nala et Damayanti dans le Mahabarad, et surtout de l'histoire du roi Harichandra. Précipité du trône, ce prince descend à la condition de tchandala. Il enterre les morts, balaye les grands chemins, fonctions immondes que les seuls parias remplissent : sa fidèle compagne, son fils bien-aimé, expirent. Son désespoir ne lui arrache aucun murmure, sa confiance n'est point affaiblie; et les dieux, après ces épreuves, le dérochant à la puissance perverse, lui rendent non-seulement sa couronne, mais les objets chéris dont la perte avait déchiré son cœur.

Les promesses annoncent que le dieu du mal sera vaincu, et qu'en attendant on peut le désarmer. Oromaze doit remporter une victoire définitive, et jusqu'alors Arimane est contenu par les imprécations des mages (1). Mais

(1) C'est là ce qui a persuadé à des écrivains d'ailleurs très-judicieux, que la doctrine perse n'admettait pas le dualisme d'une manière absolue, mais comme forme accidentelle du théisme. Cette doctrine, dit M. Guigniaut p. 322), ne s'arrête point au dualisme. Non, sans doute,

les prêtres laissent toujours planer sur ce mystère le doute et l'incertitude. Nul ne sait, dit l'Edda, si Thor a tué le grand serpent (1). Typhon, chargé de chaînes et jeté dans un marais où il se cache, cherche les moyens de s'échapper (2), et déjà une fois il a réussi par l'imprudence d'Isis (3). Il est donc nécessaire de se prémunir sans cesse contre la divinité malfaisante, et les précautions prises dans ce but sont de nouveaux appuis du pouvoir sacerdotal.

On peut toutefois remarquer l'effort du sentiment religieux contre un dogme qui le désorientait et qui l'afflige. Il ne saurait admettre l'égalité entre le bon et le mauvais principe. Il cherche donc à rendre au premier la suprématie que le dualisme lui conteste. Indra frappe de son tonnerre la montagne aimantée, œuvre des mauvais génies, et de-là les aérolithes qui

elle ne s'y arrête pas, parce qu'aucune doctrine, soit religieuse, soit philosophique, ne s'arrête : toutes obéissent à la loi éternelle de la progression; mais par-là même il faut reconnaître que la progression a ses époques, et que celle du dualisme est autre que celle où le théisme vient le remplacer.

(1) Edda, 27^e fable.

(2) JABLONSKY, Panth. Æg. V, 10-22.

(3) PLUTARCH. de Is. et Os. DIOD. I-22.

tombent du ciel (1). Au bien seul, disent souvent les mages, appartient l'éternité. Le mal est circonscrit dans le temps, et n'a qu'une durée passagère (2).

Mais ici se présente un nouvel inconvénient. L'être éminemment juste et bon devient le véritable auteur de la malice infernale : elle n'est que son instrument (3), et, en bonne

(1) As. Res. XIV, 429.

(2) HYDE, de Rel. Pers. cap. 1. Il prétend que ceux des mages qui regardaient les deux principes comme éternels, ne formaient qu'une secte d'hérétiques. On la nommait Thanavea, dualité. Ce témoignage est, au reste, un peu suspect. Hyde arrangeait sans le vouloir les faits dans le sens le plus favorable à son système de théisme. Creutzer, moins partial (Symbol. II, 198-199, 1^{re} édit. all.), reconnaît deux doctrines chez les Perses, l'unité, Zervan Akerene, créateur d'Orômaze et d'Arimane, et le dualisme, ou Orômaze et Arimane, premiers principes égaux. Mais il fait de l'une de ces doctrines le secret des prêtres, de l'autre la croyance populaire, et méconnaît ainsi les fluctuations du sentiment religieux.

(3) « Le Démon, » dit un écrivain très-religieux (S. PHIL. Mon. des Hébr. I, 137), ne peut rien que par Dieu qui seul peut et qui lui accorde, par des vues secrètes, un pouvoir si limité que ce n'est pas liberté dans le Démon, mais pure obéissance qui le fait agir. Il est l'instrument invisible des décrets de celui qui le précipita dans les enfers. » Il est curieux de voir les dualistes perses s'agiter dans ce cercle sans en pouvoir sortir. Sentant

logique, ce n'est pas l'instrument, c'est le moteur qui est responsable.

Expulsé de ce poste, le sentiment religieux s'empare d'un autre, où sa défaite est moins évidente. Le dieu dont il se plaît à concevoir la bonté sans bornes aussi bien que la puissance, ne saurait condamner aucune de ses créatures à un malheur sans fin. Aussi le mauvais principe doit-il se réconcilier avec le principe bienfaisant (1). Lors de la résurrection générale, après que les métaux brûlants

que si la lumière est éternelle et les ténèbres créées, les ténèbres sont le produit et par conséquent le crime de la lumière, les uns, les Zervanites, disaient que la lumière avait créé Zervan, le temps, duquel Orômaze et Arimane étaient émanés, rejetant ainsi sur une seconde cause le tort dont ils prétendaient disculper la première. Les autres faisaient venir de Dieu la lumière et les ténèbres, mais celles-ci, comme l'ombre qui suit nécessairement le corps. (HYD. cap. 1.) Dieu ne les a pas voulues, dit le traducteur de Creutzer, en interprétant leur pensée (p. 324), mais il les a tolérées. D'autres encore accusaient Arimane d'être pervers par sa volonté, non par sa nature (Izeschné, XXX. Ha.). Sophismes vains, qui laissent toujours peser le reproche sur la toute-puissance, responsable, soit des êtres auxquels elle confie son pouvoir, soit de la nécessité, mot vide de sens là où il y a toute-puissance.

(1) Cette idée se reproduit dans certaines fables égyptiennes, dont nous parlent les poètes grecs. Typhon éta

auront purifié Arimane dans leur feu liquide, il se lèvera dégagé de toute sa corruption antérieure, et louant l'être créateur et cet Ormazde, objet de sa longue envie, il entonnera les hymnes célestes et prononcera les mots consacrés (1).

Quelquefois de simples cérémonies tendent à adoucir la notion importune du mauvais principe. Sérapis était confondu avec lui comme dieu du monde souterrain, de la mort, de la destruction. Pour désarmer sa malfaisance, on portait dans ses temples les malades, qu'on le suppliait d'épargner. Bientôt cette pratique suggéra une autre idée, celle qu'il les guérissait. Il devint en conséquence un dieu bienfaisant. Il a pu en être de même du Nil, divinité méchante, lorsqu'avant la découverte de l'agriculture, ses inondations n'é-

l'ennemi de l'harmonie. Il se plaisait à contrarier les dieux et à troubler l'ordonnance du monde. Hermès, inventeur de la musique, l'ayant vaincu, lui laissa la vie : mais il fit de ses nerfs qu'il lui enleva, les cordes de sa lyre, contraignant ainsi ce qui est discordant à former des accords, et ce qui est opposé à l'unité, à concourir à cette unité. (PINDAR. Pyth. I, 25-31; Schol. ib.; PLUT. de Is. et Os., 55.)

(1) Zendavesta, Izeschné, XXX; Boundehesch, p. 104.

taient que funestes, et dieu protecteur, après cette découverte, parce qu'il fertilisait le sol cultivé.

D'autres fois le sentiment religieux ne pouvant affranchir les natures divines de toute perversité, les aime mieux capricieuses qu'essentiellement et constamment méchantes. Voyez le Varouna des Indiens (1) ou la Wila des Serbes, dont la longue chevelure et les vêtements à mille replis flottent dans les airs, qui sème des roses, mais rassemble aussi les noires nuées; verse le sang sur les plaines théâtres de combats futurs, et tour-à-tour propice ou fatale aux amants, se montre aux jeunes vierges, pour les conduire ou les égarer, les aider ou leur nuire.

Le travail du sentiment religieux est donc manifeste. Il introduit dans le caractère des dieux malfaisants des modifications, des conséquences qui mitigent leurs penchants hostiles : il s'élançe vers l'époque où ces êtres régénérés doivent se réunir à la divinité apaisée. Il arrache de la sorte au sacerdoce des concessions plus ou moins limitées, et place, à côté du découragement, l'espérance, à côté de la terreur la consolation.

(1) V. le 3^e vol., sur la doctrine secrète des prêtres, p. 169.